

Le soleil illuminait avec un éclat particulier la terrasse du café ce dimanche matin. Touillant machinalement mon café — que je ne sucrais pourtant jamais — avec ma petite cuillère, je me perdis quelques instants dans la contemplation du paisible liquide brun fumant, dont la fine mousse ondulait au gré des vaguelettes tourbillonnantes. Je fermai les yeux un instant, humant avec plaisir l'arôme subtil du breuvage mêlé à l'odeur environnante des grands pins dont les aiguilles bruissaient dans la légère brise d'automne. Au loin, j'entendais les vagues se fracasser contre les rochers de la digue et sur la peau fine de mes joues, je percevais les embruns voleter dans les airs. De mes deux mains gelées enveloppant ma tasse fumante, je la portai à ma bouche et y trempai les lèvres. L'agréable brûlure me fit grimacer un instant, puis je recommençai l'expérience une seconde fois et bus une longue gorgée de café chaud. Le goût. La sensation de chaleur parcourant lentement mon corps. L'ambiance environnante et l'odeur enivrante des grands arbres ondulant au rythme de la brise. Tout me revint en mémoire et ce matin-là, j'y songeai à nouveau pour la première fois depuis bien longtemps.

*
* *

Je marche nerveusement vers le grand bâtiment rouge qui sera celui où j'enseignerai la langue et la culture britannique à mes futurs élèves. Une nouvelle université que je n'ai eu l'occasion de découvrir qu'une seule fois, la semaine précédente. Un nouveau pan de vie qui s'ouvre à moi. L'inconnu, son attrait et l'appréhension qu'il génère.

Soudain, on me bouscule violemment et tous les ouvrages que je portais à la main se retrouvent éparpillés au sol. Le jeune homme hilare qui m'a poussée ne s'excuse même pas et continue sa course effrénée sans se retourner, comme s'il n'avait rien remarqué, lancé à la poursuite de son collègue. Le cœur battant à toute vitesse, je me baisse alors pour ramasser mon bazar lorsqu'un jeune homme s'accroupit pour m'aider à réunir mes affaires dispersées. Jean droit un peu trop large, polo bleu marine, sac à dos sur une épaule et cheveux en bataille ; je le regarde empiler mes livres les uns sur les autres. Plongeant subitement son regard dans le mien, il me sourit et me tend la pile d'ouvrages, tout en se relevant prestement. Le regard clair et intrigant, d'une profondeur troublante, l'attitude faussement détachée et craintive à la fois. J'étais étrangement et terriblement intimidée.

Je me souviens de tout : la fine chaîne en argent attirant discrètement l'œil sur la peau lisse de son cou, les manches retroussées sur ses avant-bras délicats, dont le poignet droit ne porte aucun artifice, juste une banale montre noire, et le gauche, un fin bracelet usé tissé de jaune et vert. Un sac à dos anthracite légèrement déchiré sur le haut de la bretelle droite, la seule posée sur son épaule frêle. Et sa démarche

balançant de droite et de gauche à chacune de ses enjambées lorsqu'il s'éloigne nonchalamment, chaque pas exprimant une errance sans but ; un étudiant banal, en quelque sorte.

Pourquoi me sentis-je si prise au dépourvu lorsqu'il me fixa de ses yeux gris, je me questionne encore aujourd'hui. Une profondeur étrange semblait émaner de sa personne en dépit de son allure commune, et je restai ce jour-là interdite encore quelques longs instants après son départ, sans pouvoir m'en expliquer la raison.

*
* *

Lorsque j'ouvris les yeux, les lèvres toujours posées sur le rebord de porcelaine de ma tasse fumante, une larme s'était formée au coin de mon œil droit. Le vent, peut-être. Je portai machinalement la main au coin de mon œil. Les quelques fines rides que j'y sentis lorsque j'essuyai ma larme me nouèrent l'estomac. Combien de temps s'était-il écoulé depuis ce souvenir qui venait de me frapper en plein jour ? J'inspirai l'air frais de novembre et bus une nouvelle gorgée du délicieux breuvage amer, replongeant au même instant dans ma mémoire.